

PAR RICOCHET

Tous les Français maintenant vivent quelque peu à travers le Soudan et suivent dans ses grands espaces la piste de la conquête marquée par les bulletins des journaux et les missives des soldats, trop rares celles-là et trop courtes forcément : plus vive est l'action, plus brève la parole. Mais l'électricité circulante y supplée ; elle relie les deux continents d'un réseau tendu comme la chaîne de Pétole sur le métier, où la navette des événements tisse en toutes teintes la trame des combats, avec leurs éclatantes palmes crépées de noir.

Ce magnifique réseau vibre du palais à Pusine, du château à la ferme, des grandes cités aux humbles villages : partout il rencontre des cœurs qui tressaillent et répondent à son appel.

Presque à la même heure, des rives du Niger à celles du Rhône le petit papier bleu porte le souffle brûlant des tropiques, le crépitement de la fusillade, les plaintes des blessés, auxquels la tendre pitié des mères renvoie la pénétrante rosée des larmes, des souhaits et des espérances.

Dans une de ces huttes de terre glaise qui sont les palais de Tombouctou, un sergent de l'infanterie de marine, dont les galons effilochés sur sa tunique de toile s'illustraient de leur glorieuse ternissure, déposait sur les cantines superposées servant de table le courrier de France : des journaux presque brisés, des plis et des télégrammes à l'adresse du nouveau commandant Décrose, tandis que, pour lui-même, une lourde enveloppe lui restait dans la main, sans lui donner une grande impatience de l'ouvrir. Il semblait appréhender en elle quelque obligation de conscience qui d'avance pesait à son esprit.

Ce fut dans une pose d'abattement que, sur son escabeau de bois, il suivit des yeux la jolie écriture féminine couvrant les huit pages de la missive. Il ne l'avait pas terminée, lorsque entra un officier de haute taille et de belle allure, devant lequel il se leva promptement en lui disant :

— Voilà le courrier, mon commandant.

L'officier eut vite fait de rompre les plis et les télégrammes, qui mirent à sa lèvre un sourire de mélancolique satisfaction.

— Mes bons camarades connaissent déjà ma nomination et m'en félicitent. C'est bien à eux. Je les en remercie. Mais demain ils n'y penseront plus, et tout ce paquet ne vaut pas les feuilles que tu reçois, Peggy... et plus que des feuilles, heureux gaillard, des fleurs aussi," lit-il, en remisant deux petits cartons tombés de l'enveloppe sur le sol.

Sur l'un, teinté d'azur pâle, comme au printemps le ciel de France, un rameau de pommier étalait cette rose floraison qui est le sourire d'avril, un emblème de jeunesse, une promesse d'a-

venir ; sur le bord du carton, trois dates commémoratives.

— Il paraît, mon commandant, que c'est comme qui dirait un morceau du pommier que j'ai greffé le 15 juin, il y a six ans, dans le jardin de mon oncle Simart.

— Oui, dans le jardin de Claudine, ta promise, n'est-ce pas ?

Le sergent eut à ces mots un léger mouvement d'ennui, qu'il esquiva en ajoutant :

— Et que le 24 avril, comme vous voyez, il est en fleurs. Au 25 septembre on m'attend pour en cueillir les pommes.

— Et tu ne sembles pas trop friand de ce dessert ; est-ce vrai ?

— Que voulez-vous, mon commandant, j'ai tant fait de chemin depuis ce temps où je bêchais le jardin de mon oncle !... Le service, les voyages... l'instruction que je puis poursuivre... cette vie

l'on est aimé vaut plus qu'un empire... Ce vallon arrosé d'un ruisseau, où sur un pré vert les pommiers fleurissent !... mais je donnerais toute notre conquête pour y être, comme toi, attendu !... Peut-on faire si peu de cas d'un tel trésor !... murmura-t-il, en caressant des yeux l'épître au papier fin et les deux aquarelles, l'autre mieux réussie encore, plus diaphane en son coloris de rose thé à demi épanouie dans un feuillage lustré.

— Encore une de tes greffes ?

— Oui, mon commandant. Un jour que Mlle Jeanne avait apporté à ma cousine, sa sœur de lait, une rose magnifique et rare, je trouvai dans la tige un bouton de greffe qui réussit très bien et que, l'année suivante, je multipliai sur plusieurs églantiers. Vous voyez comme ces fleurs sont belles.

— Admirables !... tout à fait comme ces lettres que tu me fais lire, et je ne comprends pas ton peu d'empressement à y répondre.

— Ah ! mon commandant, peut-être bien que si c'était pour la correspondance..."

L'officier enveloppa de son regard d'inspecteur le sergent bien décapoté, intelligent et résolu.

— Ah ! vraiment ! si c'était celle qui a peint les fleurs du pommier qui t'invite, tu serais donc exact à la récolte ?... tu partirais aussitôt, puisque tu peux être libéré demain.

— Mon commandant, non ; il me faudrait bien rester pour arriver au grade et le mériter.

Le commandant pensa : " Est-ce qu'il y aurait, par ricochet, quelque chose de sérieux dans cette correspondance ?... " Et, tout en s'arrangeant au mieux sur le tréteau couvert de nattes qui lui servait de divan, il alluma sa pipe, et, les yeux mi-clos, écouta la réponse du sergent à ses questions.

— Vous voulez savoir, mon commandant, de quelle époque datent nos fiançailles avec Claudine ? Depuis sa naissance probablement, trois ans après la mienne. Je l'avais précédée chez ses parents, au remariage de ma

mère, qui s'en fut au loin, dans les Landes, où elle est toujours avec une nouvelle famille. Mes lopins d'héritage paternel joignent les terres de mon oncle, qui cultive le tout ensemble. Bien sûr que cette alliance des sillons mit l'autre en train, bien avant que nous eussions l'âge d'y penser. Nous avons donc été élevés côte à côte, Claudine et moi, ensemble bergers, ensemble écoliers.

— Nous étions encore des bébés nous-mêmes lorsqu'on nous confia le soin d'amuser une jolie pouponne qui est Mlle Jeanne, mise en nourrice chez ma tante par sa grand-mère, Mme Bagère.

— La mère avait perdu la vie à cette naissance, et le père, officier comme vous, mon commandant, est mort glorieusement au Tonkin.

— Nous eûmes leur fillette pour compagne durant toute l'enfance. Notre petit bien de Magnieu est proche de Belley, où Mme de Bagère habite, en dehors de la ville, une grande maison

PIQUE-NIQUE



— Oh ! là, là !

militaire qui m'a si bien pris... l'ambition qui m'est venue... Vous-même, mon commandant, ne m'avez-vous pas dit que je pouvais arriver à l'épaulette ?... Ce n'est pas dans le jardin de mon oncle que je la trouverai. La distance s'est bien agrandie ; et à travers de tels espaces, que pour ma faible part j'ai constitué à conquérir, ne puis-je pas trouver bien petit le village où l'on me voudrait confiner ?

Le commandant Décrose eut dans les yeux et sur les lèvres une expression de pitié indulgente lorsqu'il répondit :

— Mon pauvre garçon, tu n'as pas encore monté assez haut pour apercevoir les confins des grands espaces de ton ambition et juger combien ils sont vides : absolument comme ces plaines de sable, vois-tu : immenses, dorées, miroitantes et mortes. Oui, tu es encore fasciné par le mirage des grandeurs et ne peux concevoir que le petit asile où